<h1>1983</h1>	<p>Source : <i>Télemoustique</i> 27/1/1983 & 3/2/1983</p>
---------------	---

Israël inconnu et familier

Marcel Liebman

I.- LE COMPLEXE DU TANK ET DU HÉRISSEON

Alors j'y suis allé. Il fallait une occasion. Une conférence internationale organisée à Tel-Aviv pour discuter des chances de paix au Moyen-Orient a eu la bonne idée de m'inviter, avec d'autres intellectuels juifs venus d'Europe et des Etats-Unis. Me voici donc sur l'aérodrome de Lod, en cet après-midi de décembre presque estival, avec comme bagages une valise et beaucoup d'idées, beaucoup de schémas qu'il s'agit, pendant deux semaines, de vérifier, de confronter à la réalité. Voir, regarder, scruter, entendre, écouter, observer et remplir quelques carnets de notes.

Dans le taxi collectif (cela s'appelle un « sherout » et cela embarque jusqu'à huit personnes pour un prix modique), j'ai déjà saisi mon stylo. Et pour cause. Quel accueil ! Vous avez à peine fait quelques pas sur la terre d'Israël, que dans le hall de l'aérodrome des jeunes filles vous abordent et vous offrent un gâteau traditionnel que l'on mange à la fête de Hanoukka¹. Charmante attention et ce geste d'hospitalité serait parfait si ces hôtes ne vous demandaient pas avec tant d'insistance de prononcer avec elles une bénédiction rituelle. A peine leur avez-vous refusé que vous êtes l'objet de nouvelles sollicitations : ne voulez-vous pas vous joindre à nous pour dire la prière devant un grand chandelier qui scintille et vous invite à la ferveur ? Déjà la religion est présente, omniprésente, pesante, même dans ce pays basé sur le sionisme, idéologie fondamentalement laïque. Fondamentalement, à une réserve près qui est importante.

En deux mots. Le sionisme, qui est la doctrine officielle de l'Etat d'Israël, jugeait, lors de son apparition vers la fin du siècle dernier, que la persécution subie par les Juifs d'Europe durerait autant que leur dispersion ; qu'il fallait donc créer un mouvement politique visant à leur rassemblement en un seul pays sur le choix duquel le père

¹ Hanoukka est une fête qui, en décembre, commémore un épisode de la lutte autrefois menée par les anciens Hébreux contre les occupants grecs de la Palestine. C'est un peu la fête des enfants. Elle n'a qu'un caractère partiellement religieux, mais son déroulement, pendant huit jours, s'accompagne quand même de nombreuses formules sacramentelles et d'invocations fréquentes à la Divinité.

fondateur, Theodor Herzl, n'avait pas de préférence particulière. Mais la plupart de ses partisans fixèrent leur choix sur la Palestine. Bien que laïcs et même agnostiques, en butte d'ailleurs à l'hostilité quasi totale des rabbins, les sionistes se référaient ainsi non seulement à une continuité historique, mais à un lien religieux, celui qui, par le biais du récit biblique, unissait Dieu à son peuple et à la terre d'Israël. Depuis la création en 1948 de l'Etat d'Israël, la conjoncture politique israélienne a produit des coalitions gouvernementales où les partis religieux, bien que minoritaires, ont fait payer leur collaboration d'un prix très lourd : des privilèges nombreux, parmi lesquels l'absence de mariage civil au profit du seul mariage religieux. On assiste, ces dernières années, à la recrudescence d'une sorte d'intégrisme et de religiosité dont les implications politiques sont graves. Ainsi l'occupation de nouveaux territoires en Cisjordanie arabe est-elle souvent justifiée par des arguments dogmatiques : Israël et les Juifs auraient, par la volonté de Dieu, des droits inaliénables sur une terre qui leur appartient ainsi et à jamais.

Dans la rue aussi, la religion est présente. Beaucoup d'hommes, y compris des jeunes toujours plus nombreux, portent la « kipa », la calotte qui témoigne de leur foi. Dans les immeubles et les hôtels, la religion vous poursuit. A chaque porte, une « mezouza », petit étui qui contient quelques versets de la Bible. Et jusque dans les banques, où des touristes reçoivent quelquefois, avec des coupures de la monnaie nationale, en guise de prime, un petit carton où est reproduite une prière spécifique pour les voyageurs. Il ne m'a d'ailleurs pas fallu l'arrivée en Israël pour réaliser l'emprise qu'a la religion sur ce pays. Etrange paradoxe pour cette avant pointe du modernisme occidental au Moyen-Orient !

Le paradoxe, dans l'avion New York – Bruxelles – Tel-Aviv, prend la forme de ces personnages que deux semaines de séjour auront cessé de faire paraître étranges : large chapeau noir (en fourrure le Sabbat et les jours de fête), longue lévite, noire elle aussi, cachant la culotte courte et découvrant des bas, blancs ou noirs, longues papillotes bouclées, presque ouvragées, qui recouvrent les tempes et se prolongent en une longue barbe. Les jeunes orthodoxes religieux adoptent le même uniforme et la même allure, avec en plus une mine hâve, comme un peu malade, qui montre bien que c'est l'interminable étude des Ecritures plutôt que la pratique des sports qui meuble leur existence. Dans l'avion, à l'heure de la prière, ils se sont rassemblés, debout, tournés dans la direction de Jérusalem. Une espèce de balancement les secouait, pliant et redressant leur corps d'un mouvement vif et répété, tandis qu'ils prononçaient les paroles sacrées. Dans l'avion qui me ramènera à Bruxelles, lors d'un atterrissage imprévu à Francfort, le commandant de bord aura toutes les peines du monde à faire regagner leur place à ces voyageurs que la prière, encore une fois, retenait d'un côté de l'appareil. Le côté du Bon Dieu.

L'ascenseur du Sabbat.

« Kipa » et « mezouza » orthodoxes à l'aspect si particulier... la religion est partout. Dans certains hôtels, les plus prestigieux, à côté des ascenseurs habituels, il y en a un, spécial, utilisé pour le jour du Sabbat et qui s'arrête automatiquement à tous les étages. Cela dispense de presser sur un bouton et donc d'une manipulation électrique que la religion juive assimile à un travail et proscrit le jour de repos hebdomadaire. Dans ces hôtels, la nourriture est naturellement rituelle², strictement « kasher », soumise à un contrôle rigoureux de l'autorité rabbinique.

- Vous savez, m'explique un agent de voyage, tout cela est fait pour le Juif américain. Quand il vient en Israël, il désire une espèce de dépaysement culturel. Le confort des « States », plus un retour intégral aux traditions d'autrefois pour lesquelles il éprouve une sorte de nostalgie. Alors l'hôtellerie s'y conforme, puisque le client est roi et le client américain plus encore que tous les autres.

Cela dit, la religion et le patriotisme font bon ménage en Israël. Voici Jérusalem, ville pieuse entre toutes, et son Mur des Lamentations, lieu de pèlerinage pour les Juifs, à cent pas des mosquées Al Aqsa et du Rocher, non loin de l'église du Saint-Sépulcre qui rassemble les ferveurs chrétiennes malgré la diversité des confessions. Le Mur des Lamentations, c'est ce qui reste de l'ancien temple, centre d'abord concret du culte juif à l'époque du royaume hébreu, puis symbolique pendant les siècles de dispersion. Les dévots y prient en permanence, enroulés quelquefois dans leur châle de prière, vieux orthodoxes - et jeunes aussi - à côté de croyants plus dégagés des traditions, les hommes séparés des femmes par une barrière infranchissable. Les plus convaincus glissent entre les pierres du Mur des billets où ils enjoignent Dieu d'accomplir leurs vœux. Et les petits papiers s'accumulent par centaines de milliers. Je suppose qu'un service est chargé de libérer les fentes et les interstices de la sainte muraille pour permettre à d'autres fidèles de faire connaître à la Providence une nouvelle série de revendications.

Voilà pour la religion. Le patriotisme n'est pas loin. Car c'est l'esplanade devant le Mur qu'a choisie l'armée pour organiser la cérémonie de prestation de serment au cours de laquelle les jeunes officiers jurent fidélité à la patrie et à l'Etat. Ce jour-là, les festivités ont un éclat particulier. Le fils du général Sharon prête serment de loyauté. Papa est présent.

La religion, avec une confusion très poussée entre le culte de Dieu et celui de la nation, on la retrouve au musée Nahum Goldmann qui, sur le campus de l'Université de Tel-Aviv, reproduit les diverses phases et les multiples aspects de la vie juive en diaspora. Les grands thèmes, mis en valeur par des moyens considérables et une

technique admirablement maîtrisée, sont les persécutions dont ont été victimes les communautés juives, principalement en Europe, la vie de la famille juive... D'une vie sociale aux innombrables facettes, c'est une fois encore la religion qui a été privilégiée. A Jérusalem, sur un terrain universitaire lui aussi, on a érigé un autre musée, entièrement consacré aux manuscrits de la mer Morte. Ils attestent et confirment la présence de sectes juives à l'époque du Christ et relatent également certains épisodes de la révolte organisée en Judée contre l'occupation romaine. Une grande place est également consacrée à des chapitres tirés du prophète Isaïe. Un musée ou un sanctuaire ? Car la manière dont les manuscrits sont exposés montre bien qu'ils sont plus que précieux, sacrés et objets d'un culte où, encore une fois, l'exaltation de la nation antique se mêle à celle de la religion d'autrefois et de toujours.

Hors du temps, à Jérusalem encore mais comme étranger à Israël, il y a Mea-Shearim, quartier où se concentrent les familles les plus orthodoxes, soucieuses de prolonger le mode de vie des communautés juives d'antan, celles que l'on trouvait, nombreuses, en Europe orientale et que l'hittérisme a noyées dans le sang. Mea-Shearim, c'est un dédale de rues, de ruelles et de cours où les seuls lieux publics sont quelques échoppes, des écoles, bien souvent religieuses, et des synagogues. Magasins d'objets du culte, ateliers d'artisans, boutiques de commerçants que fréquentent la population locale et les touristes. De grands panneaux enjoignent ceux-ci de respecter les règles d'une pudeur rigoriste : les pantalons sont proscrits pour les femmes et les bras doivent être couverts. Même en se conformant à ces prescriptions, les visiteuses ne risquent pas de se confondre avec les habitantes du quartier. Les ménagères font leurs courses. Les mères promènent leurs enfants. Ou les grand-mères ? Les femmes ici n'ont pas d'âge, pas plus qu'elles n'ont de féminité apparente. Les vêtements sont ternes et grossiers, les cheveux dissimulés par une perruque ou rasés et la tête serrée dans un fichu. Et, à côté d'elles ou dans les cours des écoles, des bandes de petites filles enjouées, coquettes dans leurs robes colorées, vives, vivantes par leurs cris et leurs jeux et à qui, une fois qu'elles auront quinze ans, on imposera un mari, on coupera les cheveux et on arrachera l'attrait sacrilège du rire et de la beauté.

Pourtant c'est à Mea-Shearim que j'ai retrouvé un certain paysage humain et culturel de mon enfance, celui que j'ai côtoyé à Anvers, et qu'on y trouve toujours parmi ces Juifs exotiques, étranges, inaccessibles et familiers. Leurs congénères de Jérusalem sont comme les survivances d'un monde à peu près englouti, incompréhensibles et peu soucieux de se faire comprendre. Le dialogue avec l'extérieur est la dernière de leurs préoccupations. Non loin du Mur des Lamentations, j'ai rencontré un de ces Juifs orthodoxes. Interrogé sur l'avenir de son pays et les perspectives de

² Les règles d'alimentation qu'impose la religion juive impliquent entre autres l'abattage rituel du bétail et interdisent principalement la consommation du porc.

paix, il s'est contenté de me renvoyer aux Prophètes qui, à l'en croire ont tout dit, tout écrit, tout prévu.

Les nouveaux colons

Les perspectives de paix. C'était l'objet de la conférence internationale à laquelle j'étais invité. Sur ce sujet, j'ai entrepris des militants politiques, des journalistes, des cousins, des amis, de vagues connaissances, des guides de musée, tous ceux avec qui la discussion est possible ou de qui, en passant, on peut recueillir les sentiments. Les perspectives de paix et, puisque cela est étroitement lié, les relations entre Israéliens, Arabes et Palestiniens.

La conférence, évidemment, est une réunion d'intellectuels, organisée par eux et pour eux. Pourtant les débats ne sont pas académiques. Il y a trop de passions, d'inquiétudes, d'indignation mal contenue et tant d'enjeux réels. Ces intellectuels ne représentent pas toute l'intelligentsia israélienne ou juive. Ils ont été sélectionnés parmi les opposants à la politique de Begin et de Sharon. On a en outre veillé à en écarter les communistes, les seuls à regrouper en leur sein des Arabes, en majorité, et des Juifs, et qui ont animé les premiers mouvements d'opposition à la guerre du Liban. Malgré tout, il y a là un éventail très large des forces de paix, d'un côté de la barrière, du côté judéo-israélien. Parmi les plus prudents, l'ancien ministre des Affaires Etrangères Aba Eban, vieux routier de la diplomatie et dont la rhétorique expérimentée trouve des accents implacables pour dénoncer le climat de maccarthysme qu'il reproche au gouvernement Begin d'installer dans le pays. A l'autre extrême, des hommes comme Uri Avneri et le général (de réserve) Peled, ancien héros de la guerre des Six Jours, aujourd'hui assez proches des courants les plus modérés de l'OLP, avec qui leurs contacts sont étroits et notoires. Pour eux il n'y a d'autre solution au conflit du Moyen-Orient que dans la coexistence d'un Etat israélien enfin reconnu par ses voisins arabes et d'un Etat palestinien qu'Israël accepterait de voir créer à ses frontières.

Cela fait, dans ce camp de la paix, beaucoup de diversité et beaucoup de divergences, au-delà de la condamnation du « beginisme », un commun dénominateur entre eux. « Un gouvernement de fous et de fanatiques », lance le parlementaire Shulamit Aloni. Il y a sa politique d'annexionnisme dont on précise l'ampleur à grands renforts de statistiques. En Cisjordanie, quelque 1,3 millions de Palestiniens assistent impuissants à l'arrivée presque journalière de nouveaux colons israéliens. La colonisation, c'est une vieille pratique du sionisme, à laquelle participaient des pionniers, peu attentifs à la réaction des Arabes, mais animés d'un idéal socialisant. Ces dernières années, ils ont été relayés par des colons d'un nouveau genre : conquérants qui désirent donner à leur pays les frontières bibliques du Grand Israël et décidés pour y arriver à

traverser la « ligne verte » séparant l'Etat hébreu de la Cisjordanie. Ce sont les hommes du « Goush Emounim », du Bloc de la Foi, ouvertement annexionniste. Aujourd'hui, cependant, l'implantation de nouvelles colonies et de nouvelles agglomérations juives en terre arabe prend un caractère inédit. Elle fait aussi appel à un public différent. Le gouvernement Begin ne compte plus ni sur l'esprit pionnier ni sur la volonté de conquête des Israéliens. Il offre aux dizaines de milliers de colons réels ou potentiels des avantages matériels considérables et, indépendamment de toute considération idéologique, on s'établit en Cisjordanie pour des raisons purement matérielles et des questions d'intérêt.

Devant cette situation, les « pacifistes » israéliens se déchaînent : « Non seulement l'armée opprime les Palestiniens, mais, par ses pratiques, elle met en danger l'avenir de l'Etat juif. Une annexion de la Cisjordanie à Israël augmenterait en effet la proportion de ses citoyens arabes et hypothéquerait le caractère juif de l'Etat. Et ce n'est pas tout : nos forces d'occupation ne répriment pas seulement la résistance des Palestiniens par des mesures de plus en plus violentes. Elles font aussi peser une menace sur le caractère démocratique de notre société. Il y a dans cette attitude une logique dont les Israéliens eux-mêmes finiront par être victimes ».

Il y a aussi la question de l'avenir de la Palestine et de l'OLP. Pour la droite nationaliste de Begin, il n'est pas question de les reconnaître, ni aujourd'hui ni demain. C'est un non catégorique et définitif. Le chef de l'opposition travailliste, Shimon Peres, et la grande majorité de son parti tiennent le même langage, bien qu'ils soient disposés à rendre à la Jordanie une partie des territoires conquis par Israël en 1967.

Le « camp de la paix » a le mérite de plus d'ouverture, mais le handicap d'une plus grande ambiguïté. Un Etat palestinien ? Oui, disent certains. Oui mais... avancent d'autres (oui, mais il faudra le démilitariser et cette démilitarisation sera naturellement unilatérale). Négociations avec l'OLP ? C'est indispensable, affirment des hommes comme Avneri et Peled. Indispensable et possible puisque Yasser Arafat fait preuve d'une modération croissante, à la grande fureur des minoritaires extrémistes que l'on trouve au sein de sa propre organisation. Négociation conditionnelle avec l'OLP, répliquent d'autres. Il faudrait d'abord qu'elle reconnaisse sans équivoque la légitimité de l'Etat d'Israël. Il faut également qu'elle renonce au terrorisme ajoutent de plus exigeants encore. Cela fait beaucoup de palabres, beaucoup d'hésitations, une certaine paralysie.

Il y a au fond de tout cela mille motivations, et parmi celles-ci une profonde et étrange inquiétude. L'Israélien, de gauche ou de droite, politisé ou non, éprouve un sentiment d'insécurité, que même la protection d'une armée extraordinairement efficace ne parvient pas à apaiser. Je parle à des hommes et des femmes qui militent au Sheli, petit parti sioniste d'extrême gauche entièrement acquis à l'idée de l'indépendance palestinienne. Je m'entretiens, au hasard de rencontres, avec des adversaires acharnés du gouvernement Begin. J'écoute des parents qui, au contraire, approuvent cette

politique et souhaiteraient même qu'elle soit plus dure encore. Tous semblent également vivre dans la crainte : celle de la menace palestinienne. Je suggère, timidement, que la force israélienne est si grande qu'elle rend cette menace dérisoire. J'insinue une comparaison : le tank a peur du hérisson qu'il trouve sur son chemin.

« Mais il n'y a pas qu'un seul hérisson », me dit un jeune psychologue, qui déteste pourtant Begin et Sharon.

Sa femme est plus véhémement :

« Vous en parlez à l'aise, me dit-elle. Mais c'est l'avenir de mes enfants à moi qui est en danger ! » Et elle montre la chambre où ils dorment d'un sommeil paisible et qu'elle croit précaire.

Et c'est vrai que le peuple israélien a connu cinq guerres pendant les quelque trente-cinq ans de son histoire, et qu'il fut un temps, au début des années '70, où les actes de terrorisme perpétrés par les Palestiniens ont eu des effets sanglants aux conséquences psychologiques durables. C'est une nation en armes. Les soldats sont partout et portent leurs mitraillettes : présence rassurante mais qui entretient aussi une psychose de guerre et de méfiance.

L'obsession de la sécurité

Rencontre avec des cousins arrivés en Israël au début des années cinquante. Ils y ont connu, tout jeunes enfants, une misère atroce. Pendant des mois leur père a dû dormir sur un banc dans la banlieue de Tel-Aviv. Les deux hommes ont en commun une profonde admiration pour Begin.

« S'il m'avait demandé mon opinion, je lui aurais dit qu'il fallait prendre tout Beyrouth, et plutôt dix fois qu'une », déclare l'un d'eux.

Belliciste ? il tient au contraire un langage de paix dont la sincérité n'est pas douteuse :

« La guerre, nous savons ce que c'est. J'en ai fait trois et il y a quelques mois j'étais au Liban comme réserviste. Et j'en ai vu des camarades tombés au combat ! Et j'en connais des orphelins et des parents qui ont perdu un fils. Je connais même des femmes qui sont veuves pour la deuxième fois. C'est la paix qu'il nous faut ! »

Suit un long éloge de Sadate et de sa miraculeuse visite à Jérusalem en 1977.

Question : « Croyez-vous qu'un événement du même genre pourrait se répéter avec Hussein de Jordanie dans le rôle de Sadate ? »

Les deux frères répondent d'une même voix : « Ce serait formidable ! »

« Mais, dis-je, Sadate est venu à Jérusalem parce que, d'avance, il savait que des concessions importantes récompenseraient son geste. Y aura-t-il des concessions du même genre vis-à-vis de la Jordanie ? »

« Quelle concession ? », interroge l'un d'eux.

« Mais cela ne peut être que l'évacuation des territoires occupés en 1967... »

« Ah ! non, pas cela ! », s'écrient-ils.

« Alors, quelle autre concession ? »

Un long silence. Puis un des frères interroge :

« Pourquoi devrions-nous faire des concessions ? Ce qui compte, c'est notre sécurité » ».

La sécurité, c'est le leitmotiv d'un peuple qui triomphe dans toutes les guerres et qui réagit comme s'il était l'éternelle victime et l'éternel vaincu. Il triomphe toujours de tous ses ennemis, mais ne réussit jamais à surmonter sa peur. Cette psychose de la sécurité, vous la découvrez même chez les partisans d'un accord avec les Palestiniens et qui, s'ils en avaient l'occasion, supplieraient Yasser Arafat de reconnaître Israël explicitement, parce qu'une telle reconnaissance affaiblirait Begin, renforcerait la gauche israélienne et hâterait la solution du conflit. J'ai essayé de leur expliquer que, à mon sens, l'OLP devrait poser le geste qu'ils attendent d'elle, mais que cette initiative comporte pour Arafat un certain nombre de risques. Dès lors que Begin a dit et répété qu'Israël ne reconnaîtrait jamais l'organisation palestinienne, même si celle-ci reconnaissait Israël - et Shimon Peres dit la même chose -, le pas en avant d'Arafat n'aurait d'autre effet immédiat que de donner la carte aux extrémistes de son propre camp. Ceux-ci n'hésiteraient pas à le faire tomber, peut-être à le liquider. « Pour Arafat et pour les Palestiniens se posent aussi des questions de sécurité. »

Mais le propre de tous ceux qui se sentent menacés est de ne songer qu'à eux-mêmes. Ils éprouvent une extrême difficulté à prendre la mesure de l'insécurité et des besoins de l'autre, en l'occurrence le Palestinien, et cela vaut pour l'Israélien de gauche comme de droite.

C'est là une des complexités de la situation. Mais en explorant Israël, le « camp de la paix », on va de surprise en surprise.

Me voici dans un kibboutz³ en compagnie de Ray Cohen, un des dirigeants du parti Sheli. C'est un Israélien d'origine irakienne. La quarantaine, éloquent, chaleureux, direct.

« Il y a quinze ans que je le déclare : il faut un Etat palestinien à côté d'Israël ; il faut négocier avec l'OLP. D'ailleurs j'ai rencontré à plusieurs reprises des représentants palestiniens. Golda Meir me traitait de renégat, moi un sioniste ! Cela ne m'a pas empêché de parler. Je suis avec Uri Avneri et avec le général Peled. Pourtant je leur fais un reproche. Ils ne s'occupent que de politique étrangère. Ils ne s'intéressent qu'au rapprochement avec les Palestiniens. Leurs idées sont justes, mais ils sont indifférents aux problèmes sociaux qui existent en Israël. Comme responsable syndical, je ne peux pas les ignorer. Si la gauche israélienne pouvait conjuguer la lutte pour la paix et celle

³ Le kibboutz est une entreprise collective, surtout agricole, où le salariat et le profit ont été supprimés. Près de 3 % des Israéliens vivent dans les kibboutzim.

pour la justice sociale, elle serait moins faible. En tout cas, il faut mener ici la lutte des classes. »

« C'est un curieux personnage », me dit après son départ une médecin d'origine française qui, elle aussi, travaille dans le kibboutz. « Ce partisan de la paix si radical dans son discours, si courageux dans son action, est aussi colonel dans l'armée israélienne. Il a fait en été la campagne du Liban. Il était à Beyrouth à la tête d'une unité de blindés. Il est d'ailleurs un des cadres militaires qui ont dissuadé Sharon de se lancer à l'assaut de la ville. Sa fonction comme officier de réserve, pour lui c'est fondamental. D'accomplir en première ligne son devoir militaire lui donne plus d'assurance et plus de crédibilité quand il prêche la réconciliation avec les Palestiniens. Il croit aussi que l'armée est plus démocratique que le gouvernement et veut jouer l'une contre l'autre. »

Etrange pays.

II.- ON NE PEUT PLUS DIRE : « PALESTINIENS, CONNAÎT PAS »

Ce week-end-là, mon premier à Jérusalem, le nombre des accidents de la route a battu tous les records. Pendant quelques jours ce fut le grand sujet de préoccupation, celui qui a fait la « une » des journaux, de la presse. Les journalistes ont confirmé mon impression de touriste. La plupart des routes sont dans un état exécrable. Les commentaires mettent en cause le gouvernement qui dépense des sommes gigantesques pour son armée d'occupation au Liban, va consacrer au cours des prochains mois l'équivalent de 100 milliards de francs belges à l'implantation de nouvelles colonies en Cisjordanie et qui refuse d'entretenir et de réparer les routes, défoncées, dit-on, par le charroi militaire qui en use et en abuse. Ces neuf dernières années six mille Israéliens sont morts sur la route. Dix fois, vingt fois plus que les victimes du terrorisme.

Quelques jours plus tard, un drame humain et social a secoué la banlieue sud de Tel-Aviv. Dans ces quartiers s'entasse une population misérable faite de « Juifs orientaux », ou « sephardim », d'origine irakienne, yéménite, marocaine. Immigrés depuis longtemps, ils sont mal intégrés à la société israélienne. Et, malgré leur nombre, rarement représentés au sommet de la vie politique - encore que l'actuel président de la République soit « sépharade », l'exception confirmant la règle.

Beaucoup de sephardim se sentent discriminés, laissés pour compte de la croissance, méprisés par les Israéliens d'origine européenne, les « askenazes », et par les « sabras » qui sont nés dans le pays. Des citoyens de seconde zone qui ont traduit leur mécontentement en votant massivement pour Begin en 1977 et même en 1981, parce qu'il leur semblait être l'homme du changement.

Déshérités matériellement - 85 % des travailleurs non qualifiés sont d'origine orientale - ils le sont aussi culturellement. Ils constituent une masse électorale que le

talent de Begin exploite habilement : charisme selon les uns, démagogie selon les autres.

Ce fossé qui sépare Juifs orientaux et « européens » s'est révélé tragiquement dans la banlieue sud de Tel-Aviv. Une famille nombreuse originaire du Yémen avait, comme bien d'autres, construit là une petite annexe à la mesure de deux pièces qu'elle occupait depuis des années. Construction jugée illégale. Les « yéménites » attendait le sort fait à leur requête en appel quand des policiers et un bulldozer sont arrivés, refusant d'accorder même un sursis de quelques heures. Dans un geste de colère désespérée, un des locataires du taudis a pris l'arme qu'il détenait légalement comme soldat. Avant qu'il ait pu s'en servir, les policiers ont tiré, blessant mortellement ce jeune homme de 26 ans.

La colère a monté d'un cran parmi les Israéliens « orientaux » L'assainissement des quartiers misérables où ils s'entassaient a du retard et prendra encore plusieurs dizaines d'années. Sur les murs de Tel-Aviv, d'Haïfa et de Jérusalem, des inscriptions vengeresses ont été chaulées : « Les askenazes à Auschwitz et Treblinka ». Les auteurs de ces graffitis ont été découverts et aussitôt arrêtés. Mais le problème oriental demeure entier. « Il n'y a pas d'argent pour nous reloger, dit-on, mais pour l'armée et les colonisations de Cisjordanie il n'en manque jamais ! ».

On ne voit guère d'Arabes dans les grandes villes israéliennes. A Jérusalem, on les trouve seulement dans la partie orientale de l'agglomération, celle qui jusqu'à la guerre de 1967, était administrée par les Jordaniens. Il faut, pour rencontrer les Palestiniens, se rendre en Cisjordanie occupée ou dans des centres urbains tels que Nazareth, en Israël même et dans quelques villages de Galilée. En se promenant autour de Jérusalem, dans le site sauvage qui entoure et embellit encore la vieille cité, on découvre d'immenses assemblages de béton qui attestent de la présence grandissante des Israéliens au milieu de ces terres jusqu'il y a peu arabes et qui, si l'on s'en tient au droit international et aux décisions de l'O.N.U., n'appartiennent pas à l'Etat hébreu. Le paysage en est transformé et j'imagine l'étonnement qu'éprouverait un Palestinien en redécouvrant, après quelques années d'absence, un pays qui fut le sien. Ce n'est pas seulement qu'il est occupé par d'autres. Tout son caractère est transformé. Il ne reconnaîtrait sans doute pas sous cet urbanisme typiquement occidental, sa vieille Palestine, dont il reste seulement quelques villages encerclés.

Les Palestiniens. On peut voyager en Israël, s'extasier sur ses beautés naturelles, sur les remarquables prouesses de son développement, sans guère les voir ou sans leur prêter beaucoup d'attention. Mais pour peu que l'on prenne la peine d'aller vers eux, de les interroger sur l'avenir de leur pays et sur leurs rapports avec les Israéliens, on obtient des réponses qui ressemblent fort à celles que m'a faites un guide arabe travaillant à Jérusalem. Elles tiennent en quelques points très simples :

- Nous n'avons rien contre les Juifs avec qui nous voulons vivre en paix.

- L'occupation de Jérusalem-Est, de la Cisjordanie et de la bande de Gaza est, pour nous, une source de spoliations et de brimades.

- Il faut que deux Etats coexistent : Israël à l'ouest et une Palestine indépendante à l'est.

Oublier Ramleh.

Avec d'autres participants à la conférence, je rends visite au rédacteur en chef du quotidien *Al Shahab*, paraissant à Jérusalem sous contrôle des autorités. Le journaliste est assigné à résidence dans sa maison de Ramallah, en Cisjordanie occupée. Puisque ce Palestinien, et plusieurs autres, n'ont pu venir à la conférence qui aurait voulu les entendre, celle-ci a décidé de se rendre auprès d'eux. Notre hôte nous reçoit et s'adresse à nous avec un mélange de franchise et de cordialité.

« Les Israéliens exigent toujours la sécurité. Mais se rend-on compte dans quelles conditions d'insécurité nous vivons, nous ? Il est arrivé que des colons israéliens enlèvent un de nos jeunes. Lorsque tombe le soir et que je ne suis pas rentré à la maison, ma famille tremble pour moi. Les centres de peuplement israéliens nous dépossèdent progressivement. Les colons sont 30.000 en Cisjordanie contre 1 million deux cent mille Palestiniens, mais leurs implantations nous encerclent de plus en plus. Pour ces nouveaux habitants, aucune dépense n'est exagérée et les investissements se multiplient. Mais pour nous c'est le contraire. Nos jeunes médecins connaissent le chômage, simplement parce que l'administration israélienne laisse notre système hospitalier à l'abandon »

Et l'avenir de vos rapports avec Israël ?

- Ecoutez, nous n'allons pas ressasser nos griefs. Le passé est le passé. Mais nous voulons une Palestine indépendante à côté d'Israël. Pourvu que, sous l'égide de l'O.L.P. qui nous représente, on accepte de négocier avec nous.

Vous acceptez vraiment cette coexistence ? Vous savez, la Charte de l'O.L.P. ne la prévoit aucunement.

- Laissez la Charte, c'est un document qui date de 1964. Moi, je vis ici avec mon vieux père. Il est originaire de Ramleh, un village en Israël, non loin de Tel-Aviv. Parfois, il me demande : « Quand vais-je revoir Ramleh ? ». Et je lui réponds : « Ramleh, il faut l'oublier. Tu ne retourneras plus à Ramleh. C'est ici, à Ramallah, qu'il faut vivre, Mais les Israéliens doivent nous reconnaître le droit à un Etat ».

Et il conclut: « Israéliens et Palestiniens n'ont pas le choix. Ils doivent coexister. Nous sommes encore loin de pareille coexistence. Nous n'avons même pas la certitude de garder la terre que nous occupons aujourd'hui, et pour un peuple d'agriculteurs, c'est une situation terrible. Pourtant, nous ne perdons pas tout espoir. Quand nous entendons des voix israéliennes ou juives s'élever contre la politique de Begin, quand nous

recevons, comme cela a été le cas il y a peu, la visite de journalistes israéliens qui viennent nous exprimer leur solidarité et, bien sûr, quand nous avons appris que des centaines de milliers de personnes manifestaient à Tel-Aviv contre la guerre au Liban, chaque fois nous nous sentons réconfortés et encouragés ».

Me voici à Zababde, petit village de Cisjordanie, le village où est né et où a grandi Naïm Khader qui fut, jusqu'à son assassinat le 1^{er} juin 1981, le représentant de l'O.L.P. en Belgique. Une partie de sa famille y vit toujours.

Naïm ne reviendra plus.

Voyager en Cisjordanie n'est pas une partie de plaisir. A preuve la mise en garde des autorités israéliennes. Au moment d'y pénétrer, des panneaux interdisent d'approcher des camps militaires, recommandent de ne pas quitter les routes principales et d'alerter la police au moindre incident. Et l'injonction se termine par ces mots : « Vous avez été avertis ! »

Nous avons, en effet été avertis des sentiments que les Palestiniens vouent à leurs occupants et des gestes d'hostilité que les jeunes manifestent quelquefois à des visiteurs indésirables. Ce n'est pas sans quelque malaise qu'on se renseigne auprès d'un Arabe sur l'itinéraire à suivre. Si c'est un risque, il faut bien le courir, car les indications de lieu, sur les rares poteaux qui bordent la route, sont exclusivement en arabe, alors qu'en Israël, elles sont généralement en lettres hébraïques et latines. Longue et patiente recherche jusqu'au moment où un jeune Palestinien sursaute à entendre le nom de « Saïd Khader », le frère de Naïm Khader. Il nous accompagne et ameute aussitôt les voisins. En quelques minutes, nous sommes entourés du frère aîné de Naïm, de sa belle-soeur, d'une nièce, bientôt rejoints par la maman. Un ami d'enfance du diplomate défunt, qui parle bien l'anglais, fait office d'interprète. Et puis d'autres hommes arrivent, et des enfants, beaucoup d'enfants qui remplissent une pièce très sobre où l'on trouve seulement des images pieuses - les Khader sont chrétiens - et, surtout, un portrait de Naïm entouré de branches d'olivier.

C'est un moment de grande émotion. J'explique à la mère et au frère qui était Naïm pour moi, l'amitié qu'il avait conquise auprès de tant de Belges, les efforts qu'il déployait pour expliquer et plaider la cause palestinienne, les tentatives qu'ensemble parfois nous faisons pour la faire connaître en milieu juif. La maman pleure.

« Vous savez, nous dit la vieille femme, depuis que vous êtes là, c'est un peu comme si Naïm était revenu ».

Mais Naïm ne reviendra plus. Son cadavre repose dans un cimetière, près d'Amman, en Jordanie.

« Ne croyez-vous pas, demande son frère, qu'il serait possible de faire revenir son corps dans le village ? C'est ici qu'il est né. C'est ici qu'il voulait reposer après sa mort. Il aimait ce village. Grâce à ses efforts surtout, on y a fait venir l'eau courante... ».

C'est aujourd'hui un village modeste, mais pas misérable, qui vit surtout de la culture des olives. Mais qui vit difficilement :

« Les Israéliens viennent à nouveau de confisquer des terres qui nous appartiennent, Cela fait actuellement soixante-quatre personnes qui sont sans ressources. En nous rendant la vie impossible, ils veulent nous acculer au départ. Ils veulent que nous abandonnions notre pays ».

D'autres interviennent pour décrire leur condition précaire. Mais il y a l'avenir sur lequel je veux avoir leur avis. Je leur répète ce que m'a dit le rédacteur en chef d'*Al Shahab* : Ramieh, près de Tel-Aviv, est perdu pour les Palestiniens ; c'est Israël, et pour toujours.

« Il faudra deux Etats. Le rédacteur en chef d'*Al Shahab* a raison. Ce qui est fait est fait » me répond-on.

Un homme intervient : « Il faudra seulement que les Palestiniens qui le veulent puissent se réinstaller en Israël, et les Juifs qui veulent vivre dans la Palestine indépendante le pourront aussi ».

C'est l'opinion unanime. Aucun des Palestiniens que j'ai rencontrés n'a tenu un autre langage. Même ceux qui, me connaissant, sachant que je suis secrétaire de l'Association belgo-palestinienne, ont pu me parler en toute confiance, même ceux-là ont exprimé ce point de vue. A cette règle générale, une exception, un jeune homme qui étudie la médecine dans une université, à l'étranger, et qu'on m'a présenté dans un café de Naplouse, en Cisjordanie.

« Les deux Etats ? J'étais d'accord jusqu'il y a peu, raconte-t-il. Cela me paraissait, à moi aussi, la seule solution raisonnable. Mais depuis ce qui m'est arrivé, c'est fini. Je n'y crois plus et je n'en veux plus ».

Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

- Je suis revenu ici il y a quelques mois. J'ai interrompu mes études pour rendre visite à ma famille. A peine arrivé, j'ai été arrêté par les Israéliens. Ils me soupçonnaient d'être militant de l'O.L.P. J'ai dit que je ne l'étais pas. Ils ne m'ont pas cru. Comme ils n'avaient aucune preuve, ils voulaient que j'avoue. Alors, ils m'ont interrogé, jour après jour, pendant deux mois, dans leur prison. Il arrivait qu'ils m'obligent à rester debout pendant quinze heures, parfois plus longtemps, un sac d'ordures sur la tête. Le matin, au réveil, on me poussait sous une douche glacée. On m'affamait. Quand j'ai été relâché, j'avais perdu dix kilos. On m'a libéré, mais on ne m'a pas rendu mes papiers d'identité. Par conséquent, je suis bloqué ici. Je ne peux me déplacer et, naturellement, je ne peux pas reprendre mes études ».

Et l'étudiant de conclure :

- Alors, la coexistence entre Israël et la Palestine, pour moi, plus question !

Mais vous êtes seul à penser comme cela, même parmi les Palestiniens, du moins parmi ceux avec qui j'ai parlé.

- Peut-être. C'est pour cela que notre lutte sera longue. Il faudra combattre et expliquer, expliquer aux Juifs et aussi aux Palestiniens. J'espère qu'on pourra les persuader, les uns et les autres.

Dans la tête de tout le monde.

Je ne sais pas si la lutte sera longue, mais je sais que la paix n'est pas pour demain. En Israël, les « durs », groupés autour de Begin et de Sharon (le ministre de la Défense), désirent l'occupation de nouveaux territoires plutôt que la paix. Et l'opposition travailliste de Shimon Peres est bien timide. Pas plus que le gouvernement, elle n'accepte l'idée d'un Etat palestinien. Et le « camp de la paix » est pessimiste. Combien de ses membres ai-je entendu me dire : « les plus chauvins, avec leur démagogie, mobilisent la rue contre nous et contre nos idées de compromis avec les Palestiniens. Et leur tactique est malheureusement payante. Les sondages montrent que même si la commission d'enquête sur les massacres de Sabra et de Chatila concluait à la responsabilité du premier ministre, une majorité d'Israéliens lui garderait sa confiance ».

J'entends encore cet ami, sioniste de vieille date, arrivé à Tel-Aviv en 1944, peu de semaines après la libération de Toulouse à laquelle il avait participé. Sans embrasser ses parents qui auraient pu fléchir sa détermination, il était parti pour la Palestine. Il a cru, il a milité, il aime son pays et observe avec consternation comment il évolue, malgré ses victoires ou, peut-être, à cause de ses victoires.

« Israël perd son caractère démocratique. Le chauvinisme et l'intolérance progressent. Je ne reconnais plus la société dont les idéaux humains m'avaient enthousiasmé. Nous occupons et, comme tout occupant, nous réprimons. La violence que nous exerçons contre les Palestiniens de Cisjordanie gangrène le pays ».

Il continue:

« Quand j'étais jeune, habitant à Metz, j'étais un patriote français fervent, même militariste, comme on peut l'être à quatorze ou à seize ans. Pendant l'Occupation, voyant comment Pétain, héros de la patrie française, de ma patrie française, se comportait envers les Juifs et observant comment des policiers français arrêtaient mes coreligionnaires, j'ai connu une crise morale épouvantable. C'est comme si j'avais perdu la foi. J'ai cessé de croire en la France et je suis devenu sioniste. Aujourd'hui, j'ai l'impression de passer par une crise aussi grave et aussi douloureuse. Je commence à douter d'Israël ».

D'autres que lui m'ont dit, avec tristesse : Israël n'est pas un pays où l'on peut aujourd'hui élever ses enfants et espérer en faire des hommes et des femmes libres et

justes. Il y a beaucoup d'amertume et des accents de désespoir chez ces démocrates et ces pacifistes qui continuent pourtant à militer avec un courage poignant.

Faut-il partager leur pessimisme ? Exagèrent-ils les dangers qu'ils décrivent avec une inquiétante lucidité ? Ou faut-il croire un des derniers Israéliens que j'ai rencontrés avant de reprendre l'avion pour Bruxelles ? C'est un professeur d'histoire ancienne à l'Université de Tel-Aviv, un petit homme, sexagénaire modeste et obstiné, un des premiers à avoir ouvertement protesté contre l'invasion du Liban par les soldats de son pays. Avec un calme qui ne paraît jamais l'abandonner, il s'est multiplié pour organiser des manifestations contre la guerre, et, sans se lasser, sans s'agiter, il continue.

Je lui dis que les dizaines d'Israéliens que j'ai écoutés ont presque tous émis les plus sombres pronostics sur l'avenir de leur pays et sur les chances de paix. Il m'écoute et il sourit d'un sourire tranquille et narquois. Il a quitté la Pologne en 1938, peu avant que ne se déchaîne le génocide. Sioniste convaincu, il s'est établi en Palestine ; il a fait la guerre dans la « Brigade juive », combattant avec les Alliés en Italie et jusqu'en Allemagne. Après quoi, il a repris le chemin du kibboutz. Les années ont passé. Il en est un peu revenu du sionisme, Mais il aime son pays, et lui, paradoxalement peut-être, continue à y croire.

« Je sais, ils voient tout en noir et, apparemment, ils ont raison. Mais il faut regarder les choses de plus près. La semaine passée encore, trois mille manifestants ont protesté dans les rues de Tel-Aviv contre la présence israélienne au Liban. Il y a quelques jours, il y avait un meeting à l'Université de Tel-Aviv pour condamner la politique du gouvernement. Sept cents étudiants s'écrasaient dans l'auditoire. Dans un monde où les jeunes sont indifférents et dépolitisés, où trouve-t-on encore une jeunesse comme la nôtre ?

« Et la télévision ? Vous avez vu ce reportage au cours duquel on a retransmis cet air que chantent nos soldats au Liban ? ».

Il chantonne et il traduit :

« Petit avion, descends du ciel viens me prendre et emmène-moi au Liban

Faire la guerre de Sharon.

Et ramène-moi en Israël dans un cercueil ».

« Et ces dizaines, ces centaines d'enseignants israéliens qui manifestent et re-manifestent pour témoigner de leur solidarité avec l'Université de Bir-Zeit, cette université palestinienne en Cisjordanie, dont Begin, dans son intolérance, ferme constamment les portes ».

« Non, croyez-moi, les choses bougent. Il y a dix ans, personne ne parlait des Palestiniens ici. Inconnus. Ignorés. Maintenant, ils sont dans la tête de tout le monde, oui, de tout le monde. Les choses bougent, lentement, mais elles bougent ».

Et avant de m'embrasser, en guise d'adieu, il me demande :

« Vous ne trouvez pas qu'Israël, malgré tout, est un bien beau pays ? »